

L'ÉQUIPAGE DE BOISFLEURY

L'Équipage de Boisfleury a été fondé sous la Restauration par M. Prosper de Boisfleury, célèbre veneur de son temps.

Intime ami du marquis de Coislin, il était l'un des seuls à avoir droit d'attaque et de suite dans l'immense massif boisé dépendant du domaine de Carheil, en Loire-Inférieure.

L'Équipage chassait alors le loup avec des chiens français peu élégants, disparates de formes et de couleur, mais allants, rapides et courageux au fourré, qualités précieuses en pays de landes aussi couvert que mal percé.

D'après les mémoires de l'époque, on voit que, bien souvent, ces valeureux grognards, dirigés par leur Maître intrépide, humiliaient les belles meutes vendéennes et anglaises qui, plus brillantes à l'œil mais moins hardies dans l'action, se refusaient presque toujours à chasser le loup au delà d'une heure ou deux, par crainte, sans doute, de quelque retour offensif.

Vers le milieu du XIX^e siècle, le défrichement des landes fit disparaître les loups de la région.

Alors les anciens chiens français furent remplacés par des bâtards et l'équipage de Boisfleury, sous la direction de ses trois Maîtres : MM. Louis, Henry et Arthur, courut successivement

sangliers, renards, puis cerfs, en forêt du Gave, enfin le chevreuil, jusqu'en 1914.

L'entente des trois frères, piquant vigoureusement ensemble, justifia le proverbe : « L'union fait la force » et aussi cette maxime du comte de Chabot : « On ne chasse bien qu'à trois ».

*
* *

Quelques chiens seulement furent conservés au chenil pendant la grande guerre et c'est avec ces survivants que les veneurs actuels ont remonté leur équipage.

Une vingtaine d'anglo-français sont aujourd'hui sous le fouet de MM. Pierre et Joseph de Boisfleury.

Depuis longtemps Gustave Ripault sert l'Équipage, dont la tenue a toujours été de couleur bleue avec parements grenat.

Une hure de sanglier, enguirlandée de cette devise : « Dressant et redressant », figure sur le bouton.

*
* *

Maintenant, voici une vieille histoire, puisée parmi tant d'autres dans les archives de l'Équipage.

Nous en avons fait choix, trouvant qu'elle conserve et conservera longtemps encore toute sa saveur.

Puisse le lecteur s'en divertir.

A cette époque héroïque de la passionnante chasse du loup, l'un d'eux, grand louvart, déjà robuste comme père et mère, est attaqué.

Après une menée particulièrement rude et sévère, six chiens

seulement — ceux qui ont pu soutenir le train jusqu'au bout — rejoignent enfin leur animal et cela en plein débucher.

Cependant rejoindre ou porter bas un loup résolu à se défendre sont choses bien différentes.

M. Prosper de Boisfleury, qui, seul parmi les chasseurs réunis au rendez-vous, se trouve présent aux abois, sait cela depuis longtemps, par expérience.

Déjà il redoute qu'après cette *pause* réparatrice, qui lui permet de souffler, son loup ne rentre en forêt, qu'à la faveur des ténèbres, il n'y étrangle quelques malheureux chiens complètement épuisés, dépaysés, et qui, ne se sentant plus appuyés, vont traîner à la débandade.

Alors notre veneur, à défaut de sa dague, malencontreusement oubliée au râtelier, décroche le vieux fusil à pierre, invariablement arrimé au troussequin de sa selle, et met en joue.

Hélas ! la poudre, humidifiée par un crachin tombant sans trêve depuis le matin, refuse de s'enflammer.

En proie à cette situation, qui pour bien d'autres eût été sans issue, M. Prosper, que rien n'arrête, prend un parti énergique.

Sans hésiter, il saute à bas de son cheval, se précipite sur le louvart, le saisit bravement à la gorge et, de ses deux mains vigoureuses, l'étrangle au cours d'une lutte désespérée.

Mais voilà qu'après ce rude et glorieux corps à corps les vêtements de l'intrépide veneur sont en lambeaux... tout spécialement sa culotte !

Soucieux qu'il est des convenances, M. de Boisfleury ne veut attirer personne par des fanfares de triomphe.

Prestement, il charge le loup sur ses épaules, puis, se dissimulant au long des haies, gagne subrepticement la ferme la plus voisine.

Il entre dans la cour, attache son cheval et inspecte les lieux,

tout en cherchant le moyen de se faire annoncer sans choquer la pudeur d'une brave fermière et de ses grandes filles, honnêtes et sages, comme elles l'étaient toutes à l'époque.

Par bonheur, de la porte aux deux battants superposés donnant dans la cuisine, où la famille est réunie, celui du haut est encore ouvert.

Marchant sur la pointe des pieds, M. de Boisfleury s'en approche et, visant adroitement l'orifice, lance son loup à toute volée au beau milieu de la pièce.

Épouvantées par l'irruption de ce terrible animal, mère et filles courent se cacher au plus profond de la maison, tandis que le courageux fermier bondit dehors, pour aller chercher sa fourche.

En sortant, il tombe nez à nez sur notre malicieux veneur, dont l'ambition n'est autre que se procurer une culotte avant d'entrer pour souper.

Rapidement mis au fait, et en outre très reconnaissant d'une semblable délicatesse, notre paysan s'empresse d'apporter ses beaux habits de fête.

Avec gratitude, M. Prosper s'en revêt et cette joyeuse scène de chasse se termina verre à la main dans les francs rires, la bonhomie, qui unissaient au bon vieux temps gentilshommes bretons et chouans.